



**DIDASCALIES :**  
**Circulation et Lectures de textes de théâtre**  
**Formulaire d'inscription**

**Prénom et Nom de l'auteur :** Pierre Van Stene  
**Titre du projet :** DELODELA

Genre du projet : Spectacle vivant — seul en scène — théâtre – Durée 1 h 20

Résumé du projet (5 à 10 lignes) :

« Je suis mort hier... C'était très inattendu, et j'avais vu cela tout autrement »... La première phrase du spectacle place les choses sans ambiguïté. Celui qui nous parle est déjà de l'autre côté du miroir. Il est passé outre comme on dit et se rend compte que la mort n'est pas le grand noir que l'on imagine. La preuve il peut nous parler, communiquer, partager... On va l'accompagner dans ce dernier voyage, découvrir avec lui sur quoi, comment s'ouvre la porte de l'inconnu.

Thèmes et enjeux principaux (en quelques mots clefs) :

Appel à un voyage intérieur. Regarder sur sa propre mort, la vie, le temps.  
Poétique. Sensible. Personnel. Original

Une collaboration avec un metteur ou une metteuse en scène est-elle déjà engagée ?

Non

Y a-t-il déjà des intentions de mise en scène ? Si oui, lesquelles ?

De par le sujet tout est possible et ouvert. Le décor n'est pas arrêté, obligatoire, prescrit à l'avance. La scénographie est espérée comme un poème visuel qui suggèrera les invisibles qui sont évoqués et pour toute envie, parce que l'élément train est récurant, il y a celle d'un train miniature roulant dans une semi-obscurité et qui projettera par un jeu d'ombres chinoises un paysage onirique lors du tableau final.

Avez-vous déjà écrit des textes de théâtre portés à la scène ? Si oui, lesquels et où ?

Oui, j'ai collaboré à des spectacles co-écrit avec Éric de Staercke, Jacques Viala, Jean Louis Leclerc... Les différents spectacles ont été joués au Botanique, aux écuries de Boisfort, aux Brigittines...

# DELODELA

Pierre Van Steene  
Janvier 2020

...

SFX

*Long sifflement de train au loin dans la nuit.*

On aurait pu croire que les choses allaient en rester là, se terminer dissoutes dans le couchant du jour, éparpillées et perdues aux pieds des brins d'herbe ! Le parcours parfait : Mort, obsèques, disparition et retour à ce vide premier duquel on vient et auquel on retourne...

Et oui, après la dispersion que reste-t-il encore de nous ? Nous voilà particules, poussières, et notre belle unité de corps et d'esprit alors totalement disséminé doit-on se persuader, au risque de passer pour un hyper rationaliste, qu'il en est de même pour nous ? « Nous » cette entité diffuse qui est-ce qui nous distingue du « rien » le temps de l'existence...

Oui nous sommes désormais dissouts dans l'univers, plus que jamais nous faisons « corps » avec lui, nous retournons à ces étoiles d'où nous venons, et comme un alcaloïde volatile nous nous évaporons dans l'air ! Fin du cycle !

Et bien non ce n'est pas ainsi...

Force m'est de constater que non ce n'est pas ainsi que l'on va à rien, et j'en suis certain puisque j'en fais devant vous l'expérience ! Oui quelque chose subsiste, perdure, et même si je n'ai plus de corps physique mon esprit lui s'impose encore, prend assise dans le réel et remplit tout cet espace que l'on pourrait croire que je viens de libérer.

Nous sommes des locataires à concessions variables. Et si nous sommes dans l'emphytéotique du corps, nous sommes par contre dans l'éternité de l'âme, du moins c'est ce qu'il me semble. Je n'ai plus ni enveloppe ni matière et pourtant je suis là ! Je me sens là, j'ai toujours une forme que je sens de l'intérieur, une voix que je propulse hors de moi et pardonnez-moi, mais j'ai toujours l'impression joyeuse d'exister !

Peut-être suis je devenu ce que l'on appelle un revenant, mais pour cela il faudrait que je revienne, hors il me semble bien ne pas être parti ! Je ne suis donc pas un revenant, mais un persistant !

Vous dire maintenant si c'est plaisant ou pas, c'est trop me demander. Tout ce que je sais c'est que je vais d'un bout à l'autre du possible, que je m'y attarde et que j'y voyage. C'est cela tous ces trains, ces sifflements et ces départs, ces freinages et ces grincements d'essieux qui cernent mes arrivées... je voyage. Je ne puis dire où je vais ni où je m'arrête, mais je me déplace de moi en moi, de souvenir en souvenir, de moments de conscience en moment de conscience.

Nous sommes bien d'accord vous et moi que ni vous ni moi ne savons qui est là devant vous. Vous pensez que je suis un acteur jouant son rôle, mais qu'est-ce qui vous le prouve ? Moi même je ne suis pas certain d'être devant vous et je trouve très improbable qu'on me laisse faire, comme je le fais maintenant et depuis le début de notre rencontre, ce qui n'est rien d'autre qu'un délit d'initié...

Imaginez, que Dieu sait qui, et je dis dieu pour une foule de raisons aussi bonnes que mauvaises, Dieu sait qui donc s'empêtré dans une distraction et voilà que l'on me laisse par erreur révéler au monde entier ce qu'il y a de l'autre côté... Sousez l'impact de cette révélation ! Ce n'est pas rien !

Essayez d'imaginer tout ce qui s'écroule, tout ce qui se révèle, sort du mystère et des croyances, des peurs et de l'inconnu ! Il y a en a qui peuvent fermer boutique ! Les vendeurs de paradis, les menteurs de purgatoire, les arnaqueurs de jugement dernier... Ça la fout mal à pas

mal de monde ! Il va falloir rapidement réimprimer quelques livres, quelques manuels et recueils de prescrits et de préceptes...

« *Bonjour et bienvenue dans le journal de 20 h. Ce soir on en sait un peu plus sur l'au-delà... Sur place notre envoyé à Rome pour un point de la situation.*

*Grosse crise dans les plus hautes sphères de la curie romaine où l'on essaye tant bien que mal de canaliser les renons des fidèles. Ceux-ci visiblement libéré des clauses suspensives liées à leur insertion dans l'après-vie se sont déjà groupés pour réclamer un maximum de transparence... »*

Sans m'avancer, je prédis un certain bordel, et pas que chez les catholiques ! Les musulmans ont reçu une note émanant des 72 vierges qui réclame une révision de leurs conditions de travail...

Et ainsi de suite... Connaître la réalité de notre mort change relativement en profondeur notre regard sur la vie...

Il est dès lors peut-être utile de faire un léger résumé de la situation à ce stade ! Apparemment au regard de ce que j'en ai vécu jusqu'ici, quand on meurt on ne meurt pas totalement ! On reste un peu soi-même et voyageur autant que pèlerin on va d'une gare à l'autre et l'on circule tout autour de ce que l'on a été...

En ce qui me concerne, j'ai sagement attendu que le long train noir s'arrête, et j'ai alors sauté sur le quai où comme un bon fayot j'ai été raconter à tout le monde ce qu'est l'au-delà ! ...

Évidemment cela fait l'effet d'une bombe ! Comment l'existence nous conduit-elle à ce moment incertain où nous sommes à mi-chemin d'un monde et de l'autre ? Combien de temps y reste-t-on ? Que peut-on faire là-bas ? A-t-on encore accès à quelque chose ?

Alors, je vous dis tout de suite non ! Oubliez l'idée d'essayer d'en profiter pour exécuter un dernier virement, pour transférer un peu de vos avoirs au Luxembourg, aux îles caïman, au Lichtenstein, à Monaco, Jersey, ou Gernesay... Non, oubliez l'argent, totalement, la dernière chemise n'a pas de poche, et je le confirme !

Mais quoi alors ? À quoi sert ce petit rab en plus, cette connexion avec le monde, si cela ne sert pas à régler d'ultimes problèmes matériels ? Et bien justement, à vous rendre compte que cette partie-là de la vie n'est rien, rien du tout, que l'argent, les ponts qu'il lance sont juste des passerelles qui nous aident à courir d'une angoisse à l'autre. L'argent nous rassure, nous encadre, nous protège, et cela dit pour être complet, pas que, il peut aussi terriblement nous inquiéter, nous insécuriser et nous tyranniser...

Nous l'utilisons pour baliser le parcours, pour lancer la pierre du pèlerin et la rejoindre empressé en la serrant contre nous trop heureux de ne pas avoir perdu notre avoir. Et nous y perdons notre être bien évidemment. C'est un duo d'équilibristes très audacieux :

« Mesdames et messieurs devant vous mon être va essayer de marcher sur ce fil tendu au-dessus de la piste. Je ne regarderai pas le vide sous moi et je serrerai ce balancier si précieux qui est la somme de tous mes avoirs pour réussir cette épreuve ! »

Mais non évidemment ce n'est pas comme cela qu'il faut funambuler au-dessus du monde, il faut y aller tout droit, les yeux au-dessus du précipice, ne pas regarder le fil et pourtant poser les pieds parfaitement dessus ! Je vais sans avoir, je ne suis que mon être, et c'est lui que je conduis à traverser l'espace et le temps...

Vous vous rappelez la fable du savetier et du financier ? Le pauvre homme se voit nanti de quelques ducats et à vouloir les protéger, les préserver, et pire encore les faire fructifier, il perd sa joie de vivre, sa légèreté. Nous sommes tous comme lui, en vrais petits écureuils nous épargnons, nous stockons, nous mettons de côté pour aller jusqu'à la mort à l'abri du besoin, mais la mort s'en fout ! Qu'on ait de quoi tenir des années, des mois, ou quelques jours elle prend son lot de candidats qu'elle décapite à la sortie de la banque, de l'école ou du bordel !

La mort est une salope, une grosse salope, qui ne respecte rien de nos petits effrois, de nos petits calculs savants et précautionneux pour planifier et provisionner nos petits futurs !

Que la vie serait simple sans nos peurs, sans nos psychoses, sans nos anticipations préventives et prudentes.

Mais je comprends, je comprends bien, qui aurait envie de perdre quoi que ce soit ? Qui a au sang un battement tellement lent qu'il se fout de demain, de sa vie, de lui-même ?

Personne, personne, on y tient tous à la sinueuse, à la laborieuse, à la délicate, à la trop courte aventure de notre vie au milieu du temps et des autres... L'instinct de survie est tellement petit à côté de notre attachement à l'existence, à la chance, au parcours, à l'ascension magnifique et à la procession superbe ! C'est normal, c'est comme cela que cela doit être, c'est ça le sens des choses.

« Mais allez bon », comme disent les Flamands qui parlent un français de complaisance, passons à autre chose. Ne trainons pas indéfiniment sous ce chapiteau dont tout le monde a compris l'importance comme l'inutilité.

Il me semble que tout est dit de ce côté et c'est pourquoi, comme un rebond, comme une pirouette, une fantaisie, je fais un détour par nos amis flamands. Nos frères de terre, nos voisins, nos pareils, mais pas tout à fait ! Car oui on peut penser ce que l'on veut de la Flandre et des Flamands, mais ils ne pensent pas tout à fait comme nous, et ils ont leurs pieds eux qui rentrent dans le sol comme le font les racines des chênes ! Un Flamand c'est réaliste, concret, pratique, pragmatique, enraciné.

Vous croyez que le Flamand regarde la vie comme vous ? Qu'il vibre de la même manière que vous à toutes ces petites choses ? Non, le Flamand est baigné dans une autre culture et ce n'est ni mieux ni moins bien, c'est juste différent.

Je me rappelle ainsi d'un jour de promenade en Flandre d'être passé devant une ferme, et une ferme en Flandre est une ferme où il y a comme partout des vaches, des cochons et des poules... À l'époque mes enfants adoraient les vaches les cochons et les poules, alors j'ai demandé l'autorisation à un fermier qui était occupé à traire de pouvoir entrer dans son étable pour que l'on observe. « Doe maar », m'a-t-il répondu avec autant de gentillesse que pouvait en contenir son accent lourd et enjoué. J'ai donc montré les vaches aux enfants. De belles vaches flamandes, rondes et bonnes laitières, volontaires sous la trayeuse, rationnelles sous les quotas...

Et pendant qu'on regardait tout cela, comme on parle de n'importe quoi pour occuper les vides entre les gens, le fermier m'a demandé très gentiment combien j'avais d'enfants. « Twee » j'ai répondu avec un ton scolaire. Il a hoché la tête et il m'a dit : « T'is goed, zo als een van die twee gesterven is, er blijft nog een... » C'est bien que tu en as deux, comme cela si la mort t'en prend un il te reste encore l'autre... » Il avait dit cela sans aucune arrière-pensée, il était sincère, droit, honnête, franc, simple ! Il m'a dit ce que dans sa logique de son monde à lui il pensait ! Moi bien sûr je ne pouvais penser comme cela, en aucune manière, c'était inadmissible comme concept, mais pour lui non, le cadeau de la vie c'est que si elle t'en prend un le formidable c'est que comme elle t'a aussi donné l'autre il t'en reste encore un ! C'est une logique qui naît de la vraie vie en prise avec la vraie nature.

Quand on entend cela on sait que l'on ne pense pas pareil, et pourquoi on ne pense pas pareil, mais tout simplement parce que l'on ne voit pas le réel de la même manière.

La vie, la mort, avant, après, l'argent, la sécurité, les angoisses, les balises et les parachutes ventraux, tout est affaire de culture, de confrontation à la vie, à sa réalité, à sa violence, à sa cécité.

Nous autres on n'accepte pas, plus, que la vie soit aveugle, injuste. Mon Flamand, mon fermier, mon autre moi, dans un autre ailleurs, il voit la vie comme cela parce qu'elle est comme cela

avec lui. Il ne lui en veut pas, il ne la déteste pas, c'est celle qu'il connaît, qu'il traverse tous les jours dans sa ferme, qu'il respecte, et qu'il espère sans doute amadoué un peu en priant très fort le dimanche en serrant les mains bien jointes à l'office du matin.

Moi je ne prie pas, je crois que je suis au-dessus de la vie, que je suis tellement intelligent, sûr de moi, cultivé, enseigné, que j'ai sans doute un mépris imbécile pour la foi et que je me sens loin de ça. J'ai peut-être raison, peut-être pas, je suis peut-être indépendant, peut être pas, couillon ou sensé...

...